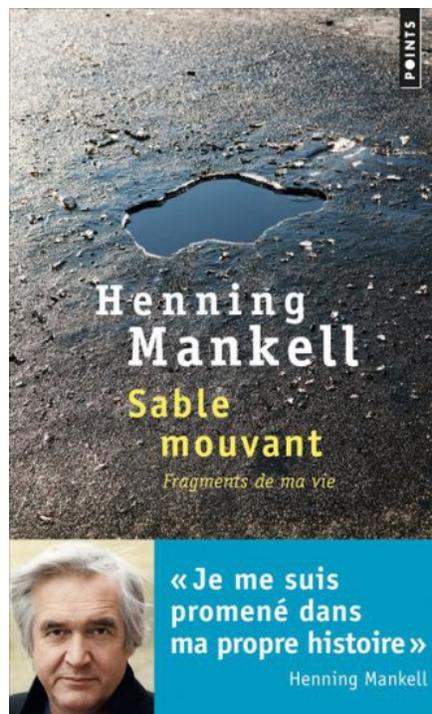


Henning Mankell
SABLE MOUVANT. FRAGMENTS DE MA VIE
Traduit du suédois par Anna Gibson
Paris, Seuil, coll. « Points », 2017, 378 p., 15,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



Écrire contre la mort

Espérons que *Sable mouvant. Fragments de ma vie* ne soit pas la dernière publication en traduction française du prolifique auteur qu'a été Henning Mankell (1948-2015), qui livre ici une mosaïque de sa vie et ses réflexions sur ses aléas à ses nombreux lecteurs, dont beaucoup le connaissent surtout par sa douzaine de polars, dont la majorité a été traduite par l'excellente Anna Gibson. Il y mettait en scène le détective Kurt Wallander, qui trouve les solutions aux énigmes que pose la mort violente d'un ou de plusieurs personnages. S'ajoutent une quinzaine de romans aux sujets variés, tous traduits à l'exception des quatre premiers, ainsi que près de trente pièces radiophoniques et de théâtre, dont seulement quelques-unes ont paru en traduction chez Arche, écrites essentiellement pour le Théâtre de l'Avenue (Teatro Avenida) à Maputo, capitale du Mozambique. Se joignent à ce corpus important sept livres destinés aux enfants et aux adolescents, tous traduits en français. Rappelons que Mankell, fils d'un juge, a passé son enfance dans le nord de la Suède, à Sveg, contrée sombre couverte de forêts, semblable à celle que l'on trouve au nord du Saguenay, au Québec. En 1972, il s'est rendu pour la première fois en Afrique (Zambie, voisine du Mozambique) : le continent le fascinera jusqu'à sa mort. Les millions d'exemplaires de la série Wallander lui rapportent une fortune telle qu'il peut fonder et

subventionner le théâtre à Maputo et partager son temps entre l'Afrique et sa propriété à Ystad, sur la pointe sud de la Suède, près de Malmö, en face du Danemark. Sa femme Eva, fille du réalisateur Ingmar Bergman, est également metteuse en scène.

En janvier 2014, Mankell révèle sur Internet qu'il est atteint d'une tumeur cancéreuse dans la nuque, avec métastases au poumon gauche. Dans le même message, il dit avoir « décidé d'écrire les choses telles qu'elles sont. Mais [il] le fera du point de vue de la vie, pas de la mort ». Dans chacun des 67 brefs essais de ce livre (le chiffre correspond à l'âge qu'il aura à sa mort), il mentionne le progrès du mal, son anxiété devant l'inconnu — il est athée —, les moments où il a frôlé la mort ou l'a rencontrée sur son chemin.

Un bel exemple évoquant la fin de vie, la sienne et celle d'une autre personne, se trouve dans « Catastrophe sur une autoroute allemande » (n° 57). Au milieu des années 1980, l'auteur-metteur en scène roule assez lentement quand un autobus le dépasse. À bord, des adolescents, une équipe de sportifs peut-être. Soudain, un jeune vient d'ouvrir la lucarne arrière. Il sort sa tête et le haut du corps pour lui envoyer un signe amical de la main. Mais le garçon ne sait pas que le véhicule passera quelques instants plus tard sous un viaduc ; il regarde l'homme au volant de la voiture qui suit le car. Une fraction de seconde plus tard, sa tête explose, le sang sur le pare-brise force Mankell à s'arrêter. Il croit avoir surmonté son choc nerveux, mais l'événement ne le lâchera pas jusqu'à la fin de sa vie. L'image du corps décapité demeure gravée dans sa mémoire. Il se demande pourquoi le sort a voulu qu'il soit témoin de l'accident après une suite de décisions pénibles à prendre au théâtre qu'il dirigeait à l'époque. Il sait qu'il vient de s'engager dans une fuite en avant, qui a pour but l'île de Krk, où il passera un mois avant de rentrer en Suède. Hanovre dépassée, il commence à se sentir plus léger. Ironie du sort, l'accident se produit dans la minute où il se rappelle un aphorisme d'Elbert Hubbard, philosophe et écrivain américain : « Ne prenez pas la vie trop au sérieux. Vous n'en sortirez pas vivant. » À son retour de l'île yougoslave, Mankell vide son bureau et laisse un mot de bienvenue à la nouvelle directrice et part, « sans un regard en arrière comme on le dit en parlant des ruptures définitives ».

Mais le passé nous rattrape toujours. Un mois après avoir appris la nouvelle d'un cancer probablement incurable, il reçoit une enveloppe avec des lettres adressées à son grand-père, dont il porte le prénom, écrites entre 1899 et 1901 par un certain Harald, étudiant à l'université d'Uppsala, qui se plaint des doutes qui le torturent. Tout à coup, le romancier se rend compte que, lors de la lecture de ces lettres, il a oublié de penser au cancer puisqu'il retrouve ses propres interrogations chez le jeune inconnu. L'instant d'après, le souvenir de l'accident survenu au sud de Hanovre lui revient et il comprend qu'il se reconnaît dans ce garçon au geste amical : « tous deux font partie de moi ».

Pour terminer cet essai de neuf pages, un des plus longs du livre, Mankell revient au présent. Nous sommes à la fin mai 2014. Il n'a pas trop souffert de la chimiothérapie, son système immunitaire n'a pas lâché, les nuages au-dessus de lui semblent se dissiper. À ce moment précis, il pense à une photo de l'école primaire, à Sveg, l'examine et se découvre, l'air sérieux, au dernier rang. Mais il remarque aussi trois camarades, assis côte à côte qui, à l'époque, n'étaient pas amis. C'est le hasard qui les a placés là. Tous les trois sont morts, le premier de maladie, le deuxième d'une balle dans la tête, le dernier tué par l'alcool. L'auteur comprend qu'eux aussi font partie de lui et qu'il porte en son cœur « les vivants et les morts ». Il suppose qu'il continue à vivre « de la même façon chez d'autres qui se reconnaissent » en lui. « Ou qui s'y reconnaissent du moins tant qu'ils étaient vivants. »

Cet essai reflète la façon de penser d'un auteur dont j'ai lu tous les romans, à l'exception des œuvres destinées à la jeunesse, quelques pièces et certains polars. Comme dans ces derniers,

il regroupe les morceaux d'un casse-tête, sans autre lien que la difficulté de vivre et la mort qui nous attend. Mankell arrive à leur conférer un sens, même s'ils sont contradictoires. Ce procédé constitue la base même des essais qu'il nous laisse, la raison pour laquelle ses livres ont connu un immense succès : « Si l'on veut créer des personnages crédibles, la seule méthode est d'exploiter ces contradictions », écrit-il au début du 61^e essai, « Voleur et policier », où l'un et l'autre, au lieu de représenter la loi et le crime, deviennent les marionnettes d'une pièce « dont nous autres, sur le trottoir, étions les spectateurs ». La troisième partie des fragments de sa vie est justement intitulée « La marionnette ». Je la préfère parce qu'elle va « à l'essentiel », comme on dit : l'écrivain n'a plus beaucoup de temps devant lui. Il le sait.

Ces fragments contiennent ses relations établies entre lui et ceux qu'il observe, comme cela se produit dans « Mantoue et Buenos Aires » (n° 46). Il y tombe sur deux pièces de théâtre de rue. La première est une histoire d'amour « aux résonances multiples, tragiques, comiques », jouée par deux très jeunes acteurs de grand talent. À la fin de la représentation, le spectateur, en professionnel du théâtre, se rend compte qu'il « [vient] de voir l'un des meilleurs spectacles de [s]a vie [...], une de [s]es plus grandes émotions théâtrales ». Mais quand il veut féliciter et remercier les acteurs, il arrive trop tard ; le couple a déjà disparu dans la nuit. À Buenos Aires, il assiste à un autre spectacle en pleine rue, très différent et pourtant proche de celui qu'il a vu à Mantoue. Huit danseurs de tango « d'un talent fou », jeunes et vieux, miment à merveille la jalousie, la passion, changeant constamment de partenaire et de style. L'œil exercé du dramaturge s'arrête sur une jeune femme qui le fascine jusqu'à ce qu'il comprenne qu'elle est aveugle. Cette fois, Mankell ne tente pas de leur parler, peut-être parce qu'ils sont exténués — danser le tango comme ils le pratiquent demande une parfaite maîtrise du corps. Mais il n'oubliera jamais ce cadeau du hasard : « Parfois on sait qu'une expérience vous restera gravée à jamais dans la mémoire. Irremplaçable. »

N'avons-nous pas tous connu de tels moments, et pourquoi nous ont-ils autant touchés ? La réponse nous est donnée par l'écrivain : nous nous reconnaissons dans ce que nous venons de voir. Tous les essais de ce livre tendent vers ces images reposant au fond de nous-mêmes, les archétypes jungiens et leur synchronicité avec le vécu. Du moment de la découverte du cancer à la suite d'un accident d'automobile (lire à ce sujet « Sable mouvant » [4], dans la première partie), il réfléchit sur les témoins du passage de l'homme sur Terre, comme le temple de Hagar Qim, à Malte, la découverte de l'« homme-lion » dans les grottes de Stadel, en Allemagne du Sud, les peintures rupestres paléolithiques d'Altamira, dans le nord de l'Espagne. Mais ces merveilles sont menacées de disparaître à jamais par une autre invention de l'être humain, l'utilisation du nucléaire. Mankell revient aussi souvent sur les dépôts souterrains des déchets radioactifs censés être sécuritaires que sur sa maladie. À juste titre, il demande aux autorités comment elles peuvent espérer que, enfouies dans de profonds tunnels sous terre, ces tonneaux, dont le contenu mortifère demeure actif pendant au moins 100 000 ans, seront en mesure de protéger efficacement la vie organique sur la terre alors que les plus anciennes constructions humaines encore conservées ont été érigées il y a tout juste 6 000 années ? Nos défauts les plus indéracinables demeurent l'*hybris* et la conviction pour l'homme de faire « les choses comme il faut ». Mais, puisque « *les temps changent et nous avec eux* », selon le dicton latin, chaque époque a ses vérités. L'écrivain le dit bien : « La vérité concernant notre existence est toujours provisoire. [...] Pour tout un chacun, la vie reste une affaire inachevée. » (« Tout cet amour oublié », 21)

Il lui est souvent arrivé de frôler la mort. Ces incidents font mûrir l'écrivain qui comprend combien sa propre existence est brève : « Cette courte vie bordée par deux éternités, deux grandes

bouches d'ombre. Le temps alloué n'était plus aussi long qu'il avait pu l'être dix ans auparavant. » (« La route de Salamanque, 1 », 35)

Sable mouvant est un livre qui m'accompagnera longtemps encore, moins pour ce qu'il m'a appris, mais à cause de la personnalité et de l'esprit de son auteur. Je regrette infiniment la disparition de cet homme d'exception.